

Dans la forêt des Tawahka

1999-01-28

Laurent Fontaine (Interface)

Kendra McSweeney ne digère pas le singe. De la viande de tapir, du serpent, ça passe. Mais du singe, non! Ça sent mauvais, c'est la seule chose que je n'ai pas pu supporter!, dit la chercheuse qui termine un doctorat en géographie à l'Université McGill.

Dommage! Les Tawahka ont pourtant essayé plusieurs fois de faire goûter leur mets préféré à cette Canadienne de 28 ans qui vécut avec eux pendant deux ans et demi dans les collines du Honduras. Ils habitent la région appelée Mosquitia, un nom lié à la vente de mousquets au temps des premiers colons et non aux <U>mosquitos</U>, les moustiques. Cette zone éloignée dans la forêt tropicale est située dans le couloir biologique méso-américain qui s'étire sur plusieurs pays d'Amérique centrale, en plein coeur d'un espace forestier que les environmentalistes internationaux aimeraient voir préservé.

Kendra McSweeney a voulu comprendre comment les Tawahka, une peuplade isolée, tirent profit de la forêt qui les entoure. La question est importante pour déterminer la meilleure manière de protéger les forêts humides. En Amérique du Nord ou en Asie, explique-t-elle, les industries comme celle des pâtes et papiers sont directement responsables des menaces qui pèsent sur les forêts. En Amérique latine, ce sont surtout les paysans. Le fait est inattendu, mais bien réel: pour survivre, ces derniers n'ont pas le choix. Ils coupent les arbres ou les brûlent pour pouvoir cultiver, et donc manger. Mais les sols, mal préparés, s'épuisent vite. Après deux ans, les familles changent d'emplacement et recommencent à couper les arbres dans une forêt qui met des dizaines d'années à repousser.

Une des idées défendues par les tenants du développement durable, explique Kendra McSweeney, est de démontrer aux populations locales qu'elles pourraient intégrer les ressources de la forêt à leur économie, et donc la préserver. La chercheuse a voulu comparer cette idée... avec la réalité. Nous, les Blancs, avons souvent des idées très romantiques, dit-elle. Nous pensons, par exemple, que les autochtones vivent <U>nécessairement</U> en harmonie avec la forêt, qu'ils la respectent. En fait, cela ne va pas du tout de soi.

La population des Tawahka, au Honduras, se prêtait parfaitement à sa recherche. En Amazonie, poursuit-elle, les forêts sont nettement plus grandes, mais les populations sont trop isolées pour avoir l'habitude de développer des échanges commerciaux liés à la forêt. Dans la région de la Mosquitia, toutefois, les Tawahka peuvent exporter leurs produits forestiers vers les plaines du Honduras ou vers le Nicaragua. Ils ont des marchés potentiels, ils sont habitués à commercer.

En 1930, cette population autochtone comptait à peine quelque 115 membres. Elle a même failli disparaître. Mais aujourd'hui, les Tawahka sont environ un millier, répartis en cinq villages dans la forêt, le long de la rivière Patuca, pas loin de la frontière du Nicaragua. Le bassin de population est bien circonscrit et homogène. Ils vivent encore de manière assez isolée, dans la forêt: il faut parfois une semaine de bateau pour rejoindre leurs cinq villages.

Kendra McSweeney a tout d'abord résidé avec eux pendant presque deux ans, de 1994 à 1996, à titre d'assistante d'un projet dirigé par le Harvard Institute for International Development. Au contact des femmes et des enfants, elle a appris la langue locale, le miskitu. Et surtout, elle s'est fait

accepter par la population. Ce lien de confiance indispensable lui a permis de poser les questions qu'elle souhaitait au cours de son second voyage. En effet, elle est repartie en janvier dernier, grâce cette fois à des contributions de 5 000 \$ du CRDI et de 2000 \$ de l'Université McGill. Ces montants étaient suffisants pour se rendre au Honduras, la vie sur place ne lui coûtant presque rien. Pendant cinq mois, géante blonde au milieu d'une population petite et indienne, elle a plongé. Une immersion totale: elle partageait la vie des Tawahka, dormait à même le sol avec une famille dans une de leurs petites maisons de planches, mangeait leur nourriture (sauf le singe!), suivait leur rythme de vie. C'est moins dur de vivre dans l'isolement total que de se trouver dans un village avec électricité mais où celle-ci ne fonctionne pas une fois sur deux, avec un téléphone qui capte à peine les communications, ou encore, avec des hamburgers tellement insalubres qu'il vaut mieux ne pas les toucher!, dit-elle avec humour, avouant tout de même qu'elle a vécu là une expérience extrême.

Jour après jour, la chercheuse a interrogé les membres de 116 des 130 maisonnées du village où elle se trouvait, pour dresser un inventaire précis de leurs ressources. Elle a évalué la part des revenus tirés de l'agriculture (riz, maïs, fèves) et de la forêt (vente du bois d'acajou et de cèdre tropical, utilisation de plantes, construction de canots). Chaque soir, à la lueur de la chandelle, elle compilait ses données avec un ordinateur portable alimenté par un panneau solaire de fortune!

La rédaction de sa thèse est loin d'être terminée. Voici tout de même ses premières conclusions, livrées quelques mois après son retour: les Tawahka tirent environ 45 p. cent de leurs revenus de la forêt, 50 p. cent de l'agriculture et 5 p. cent de la recherche d'or. Même si la population est homogène, le lien que chaque famille entretient avec la forêt varie considérablement. Première surprise: alors que les spécialistes croient en général que les plus pauvres recourent davantage aux ressources de la forêt, Kendra McSweeney a constaté exactement l'inverse. Fabriquer un canot rapporte environ 1 000 \$: c'est beaucoup d'argent d'un coup pour des gens qui gagnent environ 400 \$ par an, constate-t-elle. Mais il faut embaucher cinq hommes, monter une expédition pour trouver un arbre, le couper, le creuser sur place et le ramener. Tout cela prend trois semaines. Ceux qui peuvent le faire ont plus de revenus que les autres, plus de capacités d'investissement et plus... de relations sociales. Ils ont un tempérament plus audacieux: la forêt est dangereuse! Ils sont enfin plus entreprenants que les cultivateurs.

Avec le recul, la chercheuse croit cependant qu'il est difficile d'intensifier l'exploitation de la forêt pour éviter les destructions liées à la culture extensive. La population a grandi très vite. Si les Tawahka augmentent l'exploitation, ils détruiront leur milieu. Ils pourraient développer de nouveaux produits comme l'écotourisme, la plantation de bois à couper, d'arbres à cacao, ou encore, la recherche de plantes médicinales. Mais ces ressources ne créeraient pas assez de revenus pour remplacer ceux tirés de l'agriculture. Les Tawahka savent qu'ils coupent trop de bois, mais ils sont très résignés: ils espèrent que quelque chose d'autre va venir, ou qu'ils vont mourir. Ils attendent.

La population indigène se montre aussi très - trop? - philosophe quant à l'arrivée des colons, ces paysans auxquels le gouvernement hondurien donne des terres dans la forêt pour les cultiver. En fait, explique Kendra McSweeney, les Tawahka sont pris à la gorge dans un anneau de colons de plus en plus nombreux qui se resserrent autour de leur site traditionnel de vie. L'explosion démographique au Honduras est telle que le gouvernement n'a trouvé d'autre solution que d'offrir des terres dans la forêt aux familles de paysans qui surpeuplent les plaines.

Trop peu nombreuses pour cultiver la terre de manière intensive, ces familles de déplacés défrichent régulièrement de nouvelles zones pour obtenir un rendement immédiat. Les colons ne savent pas tirer profit des ressources de la forêt, ils représentent un réel danger pour son avenir. Autre danger: un projet d'infrastructures hydro-électriques sur la rivière Patuca, qui risque de

détruire le lieu de vie des Tawahka. Un danger tel que la chercheuse canadienne songe à retourner auprès de cette peuplade qui l'a adoptée, pour l'aider à se défendre. Ils sont peu nombreux, ils n'ont, semble-t-il, aucun système politique, pas de chefferie. Ils ne sont pas en mesure de négocier honnêtement avec les promoteurs de ce projet, constate-t-elle.

Sans avoir une vision claire de la situation, les Tawahka ont cependant senti ces dangers. Ils ne sont pas sans ressources... et c'est justement la forêt qui peut les aider à assurer leur avenir. La chercheuse a découvert que les Tawahka, tournés vers la forêt, consacrent plus de ressources aux études de leurs enfants que les colons agriculteurs. Avec le temps, prédit-elle, une différence de classe entre agriculteurs et forestiers va se manifester. D'autant plus que les enfants tawahka sont aussi nettement plus instruits en général que les jeunes paysans honduriens. Environ 10 p. cent des familles paient très cher pour assurer une instruction plus poussée que celle donnée à l'école de village. À partir de 13 ans environ, les familles plus fortunées les envoient en région ou en ville pour poursuivre leurs études. Un atout qui leur permettrait peut-être de quitter un jour les zones reculées pour exercer d'autres professions. On travaille avec une machette, toi avec un crayon, ont dit plusieurs parents tawahka à la jeune Canadienne. Nos enfants aussi travailleront avec un crayon. Est-ce là que se trouve la clef de leur avenir?

par Laurent Fontaine

Tiré de [*Interface*](#) une revue bimestrielle du vulgarisation scientifique, publiée par L'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS) avec l'aide du ministère de l'Industrie, Commerce, de la Science et de la Technologie du Québec.